Sur le seuil de la maison : Conversation et rêverie

Jean-Louis Fulcrand



Dans ces temps de communication excessive, pour entamer cette conversation sur le seuil que j'aimerais un peu ordinaire, Pierre Sansot dans son ouvrage *Le Goût de la conversation* viendra nous aider dans le choix de cette tentative d'échange d'information :

> La conversation n'est pas seulement un passe-temps agréable destiné à nous délasser du travail ou à nous divertir de nos tracas, mais tout autant une occasion

> d'entrelacer notre existence à d'autres que nous, en toute liberté et selon notre humeur. Nous y découvrons notre capacité à plaire, et aussi à savoir écouter [1].

C'est donc sur ce seuil de la maison, entre dedans et dehors, dans cet entre-deux, que nous pouvons essayer d'entamer cette conversation et nous exiler quelques instants sur quelques chemins de l'errance.

À travers une conversation, quelle place allons-nous donner à la maison vécue, à la ville sensible, au territoire parcouru, au paysage embrassé ? Comment percevons-nous toujours sur ce seuil la lisière, l'horizon, le vide, l'ambiance, le contraste, le voyage ? Mais aussi la nostalgie, le déracinement, la migration, l'exode, l'exil, la révolte…

En fait pour cette perception, ce sont des désirs d'exil et des besoins de seuil. L'exil songe à nous mais il a besoin du seuil pour ne pas se perdre. Peut-être aurais-je pu appeler cette petite réflexion : « besoin de seuil, désir d'exil, pour une promenade aux quatre vents des seuils heureux et des exils malheureux. »

La ville est composée de rues, de boulevards, de maisons immeubles et bâtiments, en tout cas de géométries ; géographiquement les territoires s'organisent en topographie, réseaux, villages, paysages. Mais les seuils et l'exil, eux, organisent l'urbanité, et nous en prenons conscience sur le pas de la porte, le seuil de la maison.

1. CHRONIQUE DE SEUILS

Nous pouvons tous tenir et partager une chronique des seuils disparus, alimentée par d'autres seuils toujours présents et de nouveaux seuils qui se créent dans une sorte de mouvement particulier, perpétuel et solitaire, parfois effrayant.

Physiquement, nous reconnaissons certains seuils facilement dans l'architecture et les espaces publics où ils se retrouvent à toutes les échelles, de l'habitat à la ville : seuils des villes, des maisons, de rues, de portes, de chez soi. D'autres seuils nous sont familiers mais sans que nous en ayons vraiment conscience, comme les rites de passage de l'enfance à l'âge adulte, ou le passage de l'ombre à la lumière, si fréquent.

À nous de nous livrer à une rêverie flottante, et je l'espère fructueuse. À nous de retenir sans priorité mais délibérément quelques exemples non

1. Pierre Sansot, *Le Goût de la conversation*, Desclée de Brouwer, 2004.

exhaustifs qui nous parleront. Au risque de tomber dans quelques banalités pittoresques, nous pouvons toujours essayer.

Le soleil éclaire un drap blanc pendu devant une porte entrouverte, derrière un trou noir. Une simple brise, astucieusement captée par l'entrebâillement judicieux d'ouverture de la porte, crée un léger mouvement de ce voile en travers du passage. Dehors une chaise attend, légèrement en équilibre sur un morceau de trottoir. Elle attend que quelqu'un veuille bien s'occuper d'elle dans cette ruelle encore réverbérant de chaleur. Sur quelques plaques de goudron décimées çà et là les traces d'une marelle à la craie. Les enfants vont sortir, crier, sauter, peut-être après la sieste obligatoire… ils vont enfin passer le seuil, braver la lumière en attendant la soirée où la chaise sera rejointe par d'autres pour quelques « papotages » pas très loin de palabres étouffées. Il n'y avait pas de télévision, pas de voiture, je n'entends pas ce qui se dit, un halo entoure les personnages, une douceur m'envahit.

Je me réveille, mon rêve s'éloigne.

Une rumeur de plus en plus intense et prégnante, peut-être agressive, s'installe proche et lointaine avec des bruits de petits moteurs inhabituels. Je sors de ma chambre, me voilà sur le trottoir d'une ville africaine : quel seuil ! Tout est là, dense, vivace ! Effrénée toute la ville à chaque mètre carré, communicante, grande leçon ! Un seuil à chaque pas, et ce à l'infini, à telle enseigne que je ne perçois pas la limite urbaine. Mais aussi cette urbanité tout au long des territoires (nous y reviendrons peut-être). Le vol de nuit qui me ramènera me fera transiter par de nouveaux seuils d'un pays à l'autre, d'une boîte vers une autre boîte : les aéroports. Après les gares, les embarcadères en plus du transit, ils nous permettent de quitter, de nous séparer, de retrouver, d'aller vers – et de plus en plus on y inclut des bouts de territoires végétalisés à l'intérieur, sous verre comme si le seuil m'attachait.

Finalement lorsque je me retrouve dans un port, un vrai port avec des cargos, des ferries, des containers colorés, des grues, des rails, des véhicules, des mouvements, des couleurs, mais aussi des façades – miroirs d'immeubles de banque ou d'entreprise florissante où tout se reflète –, je peux regarder la mer au loin, comme un seuil, au-delà d'un horizon immuable, avec cette lenteur apparente, pour cette sérénité qu'elle procure. Ne serait-ce pas aussi le désir d'un exil ?

Alors avec rêverie, je peux m'asseoir sur cette bitte d'amarrage, objet au *design* extraordinaire, autour de laquelle les cordages s'enroulent pour maintenir à quai ces grands vaisseaux mystérieux, devenant ainsi des seuils d'accroche pour des objets de commerce reflétant des cultures lointaines :

des épices, des senteurs, des images, mais aussi des armes, des drames, des hommes. Heureusement les containers sont totalement hermétiques.

C'est bien la mobilité, le trajet – la mise en scène qui me fait prendre conscience de ce seuil comme patrimoine vital.

Ruines, villes en ruines, villes abandonnées, pourquoi vos seuils sont-ils si séduisants ? Est-ce la rumeur sourde et lointaine de l'histoire ou juste la découpe et l'anachronisme dans le paysage ? Ruines, ruines, vous me laissez sans voix, honteux mais hébété face à ces seuils qui éclatent, qui explosent lors des conflits armés et des guerres. Que reste-t-il comme repères au milieu de décombres enchevêtrés ? De petites bandes spatiales marquées sur le sol qui résistent, qui « cloquedinent », le sol desséché qui attend mais est-ce que ce sont encore des seuils ?

Le seuil devient le trou de la clôture qui permet de s'échapper de la lisière en regardant la dentelle des immeubles déchiquetés. Il en est de même lors des catastrophes naturelles et de leur enchevêtrement de souvenirs. Poétique enlacement de l'espace et du temps : dans *Les Villes invisibles,* Italo Calvino nous donne une belle image de seuil pour « le désir de ville d'un homme qui chevauche longtemps au travers des terrains sauvages » :

> Dans son rêve, la ville le comprenait lui-même, jeune ; il parviendra à Isadora à un âge avancé. Il y a sur la place le petit mur des vieux qui regardent passer la jeunesse, lui-même y est assis parmi les autres. Les désirs sont déjà des souvenirs.

Si le seuil évoque souvent en nous une certaine nostalgie patrimoniale à travers quelques images tenaces, disparues au profit de la modernité – chaise et rideau blanc flottant sur le devant de portes –, certaines, comme le trottoir africain et son appropriation, sont encore très vivaces et peuvent revendiquer une valeur culturelle même informelle ; quant à celles qui sont issues de l'explosion de la ville ou de l'implosion des territoires, elles recomposent une mémoire pour aider un possible exil.

Immobile le seuil peut disparaître au gré des époques, des tensions, des attitudes laissant souvent l'amertume d'une absence. D'autres apparaissent, nouveaux, pouvons-nous les espérer dynamiques révélateurs de l'évolution patrimoniale et culturelle ?

L'exil urbain, c'est aller chercher ailleurs par plaisir pour certains, mais aussi par nécessité, par obligation (et parfois même « pour sauver sa peau »), c'est quitter le seuil de sa maison, c'est quitter son histoire. Mais cela peut être aussi une conquête, avec « le voyage comme unique bagage ».

Face aux exils urbains, si le seuil le plus souvent est vu « comme revenir chez soi », le seuil devient une sorte d'alchimie. Le seuil ne craint pas la démesure. Il n'est pas raisonnable. Dans notre besoin d'urbanité, parmi les mille lieux de nos dérives, à partir d'un vécu, les seuils dilatent une rêverie (peut-être collective mais certainement individuelle) sans cesse imaginative sans se lasser de regarder, d'entendre, d'approcher et de découvrir.

2. Franchissement des seuils, transition et éloignement, exil

Le seuil se résume-t-il à un dialogue urbain, à une rencontre architecturale, ou résulte-t-il d'un état brut et sans concession que nous parcourons seul et sans limite ?

Le seuil permet de partir, de revenir, de traverser, de nous adosser ; il est excitant, il peut nous exalter, il fait de nous des hommes libres et fiers. Le seuil est éternel, on le passe, il ouvre la limite et perce la frontière. Du sédentaire au nomade, il amorce l'exil. Plus qu'une limite, le seuil apparaît comme une hybridation entre l'habitude et l'habité, à savoir entre soi et le mouvement, entre l'être et le déplacement. Il est formel et matérialisé, mais aussi informel et relationnel. Il est statique en un lieu donné et, sans bouger, il fluctue sans cesse au gré des évolutions et des développements, en fonction des sollicitations qu'il subit.

Transition, le seuil se décline en autant d'états que de situations, et s'applique à autant de situations que de vécus : seuil de lumière, seuil de ville, seuil de porte, seuil de vie… Il est de l'ordre du sensible, de la déambulation, de l'errance ; et donc de fait n'est-il pas identique sur tous les territoires ? semblable sous tous les horizons ? le même pour chacun, quelle que soit sa maison et son implantation géographique ?

Tous les seuils sont faits pour être franchis, comme ce petit bout de trottoir devant la gare, si particulier – passage de cette mobilité protégée parfois vers un inconnu, un quartier, une ville, un nouveau territoire – que l'on laisse avec appréhension pour partir à la découverte, la nouveauté, peut-être l'aventure. Allons-nous à droite, à gauche, en face ?

Dans ce cas la mobilité semble être une clef de gestion de l'incertitude.

Dans tous les pays la modernisation tend à faire disparaitre les seuils traditionnels, y compris le seuil de la maison, laissant place à de nouveaux seuils normalisés communément appelés « espace d'échanges » : parkings, aires d'autoroute, galeries marchandes, aéroports. Les villes ne sont plus des entités concentriques fermées, à l'intérieur de remparts, d'enceintes et de

périphériques ; elles sont devenues des archipels dont les îlots se dissocient d'autant plus que les zonages urbains se spécialisent (zones d'activité, zones commerciales) : les seuils sont écartelés. Ces espaces interstitiels, lieux encore intimes où se nouent des relations plus libres, même informelles et non institutionnelles, se dilatent, et nous les franchissons par l'intermédiaire de moyens de mobilité qui nous déconnectent, nous laissant le défilement du paysage comme unique voyage, comme exil temporaire.

Même les rues ne sont plus. Que sont-elles devenues pour que, tant et si bien on s'exile même de son quartier, pour tout : le travail, le commerce, les loisirs, les vacances ?

3. ENTRE URBANITÉ ET HABITÉ : LE SEUIL EST UN LIEU

Le problème n'est pas d'inventer le seuil encore moins de le ré-inventer mais de l'interroger ou plus simplement de le lire, de le reconnaître à travers nos habitudes, nos découvertes. Il est simple mais secret.

Le seuil se fait et se défait au fil des mouvances des urbanités et des déplacements des individus, parce que lui-même est plastique et sensible à la plasticité de la ville, dans son rapport aux géographies : de l'espace public à l'espace intime. Ici la plasticité de la ville est regardée bien sûr au sens de l'esthétique, comme valeur patrimoniale, mais aussi au sens de la physique avec les trois états de la déformation de la matière sous l'effet de contraintes : élasticité, plasticité, rupture. La ville est un matériau aux mêmes caractéristiques physiques que n'importe quel matériau et en particulier, au regard de sa plasticité, par déformation sans retour à l'état initial sous la contrainte de l'homme, du développement, de la démographie et de la mobilité, portant les cicatrices matérielles de toutes les évolutions reconnues des aménagements dont les architectures sont le résultat. L'espace se transforme et les seuils bougent, évoluent, se déplacent et ne reviennent pas à leur place initiale, sauf à être détournés.

L'élasticité de la ville, à savoir la propension à revenir dans ses limites, apparaît lors de manifestations temporaires et éphémères, les mouvements de foule. Les seuils alors résistent, ils sont piétinés mais reconnus. Malgré la mouvance, la ville résiste, elle redémarre sur ses bases. L'élasticité est cette force à pouvoir revenir à son aspect initial après les modifications d'usages dues aux populations. Les guerres et les révolutions montrent quant à elles des villes, des lieux en rupture et des seuils en explosion. Mais alors, que sont les seuils devenus dans une ville en rupture de guerre ou de catastrophe

naturelle ? Poussées à l'exil à travers les dentelles de ruines, les populations cherchent de nouveaux repères, de nouveaux seuils à reconstruire ailleurs, et fuient.

Peut-être pouvons-nous ici évoquer le questionnement et les actions de jeunes architectes syriens d'Alep face à la guerre, qui ont relevé le défi de reconstruire la ville pendant les conflits, sans attendre les partages ni les réflexions étatiques internationales de fin de conflits, aux intérêts financiers parfois douteux, « afin – disent-ils – de préserver la culture syrienne tout en utilisant et développant les capacités locales encore en place ». C'est un souhait de conserver et rebâtir les seuils d'une urbanité syrienne au moment de leur disparition « pour préserver la vie et la dignité de chacun ». C'est une volonté du droit à rester, mais surtout du droit au retour, en évitant la frénésie des investisseurs souvent internationaux dans ce cas. Même si la ville est en rupture, les seuils retrouvés en redonnent la mémoire.

Fourmillant d'habitudes, le seuil s'exprime entre l'urbanité et l'habité, alors que la limite et la géométrie confrontent l'urbanisme et l'habitat : du trottoir africain au parking du supermarché, du motel à l'aéroport ; de la ville mobile à la ville ressentie, du chez soi au morceau urbain. Entre urbanité et habité, le seuil est de l'ordre du sensible, du vécu de la déambulation, de l'errance, mais aussi de la perception et de la politesse. Le seuil est un lieu entre plasticité de la ville et politesse du pas de porte. Le caractère de la ville, mais surtout son urbanité, se trouvent en bas de chez nous, sur le seuil de notre domicile, maison ou appartement ; comme une politesse urbaine, cette manière civile, courtoise et délicate, comme l'élégance, qui devrait caractériser la ville et le territoire. Historiquement cette urbanité évoquait, dès l'époque romaine où le terme est né, une forme de politesse caractéristique du milieu urbain.

N'est-ce pas la mobilité, la technologie, qui nous éloignent des seuils de la maison, ceux de notre histoire et de notre mémoire ? Remplacés par des interphones, des boitiers SMS, de nouveaux seuils apparaissent ; ailleurs les seuils s'éloignent, seule la mémoire les retient. Disparaissent-ils au profit d'autres seuils ? Les lieux se déplacent donc au gré de cette mobilité plastique de la ville. Les seuils se suivent et se transforment.

Alors en piochant dans quelques villes oubliées, insignifiantes et non symboliques, dans quelques quartiers ignorés mais bien réels, à travers le repérage de quelques urbanités nouvelles et différentes, éphémères ou persistantes, au regard d'une architecture quelconque et quotidienne, quels sont ces lieux que nous traversons pour découvrir le seuil ?

4. L'AFRIQUE

Peut-être l'Afrique pourrait-elle nous suggérer quelques sagesses, et ses conflits quelques révoltes.

En dehors des schémas de la ville occidentale imposée avec sa géométrie euclidienne, faite de repères et de signes codifiés, la ville en Afrique est secrète, certainement informelle. Il est difficile de la révéler autrement que par la reconnaissance de sa grande urbanité que l'on croise en permanence sur la totalité du territoire. Urbanité si caractéristique des Africains, qui par leur présence seule font le paysage et le territoire. Et aujourd'hui si l'Afrique va m'aider c'est donc uniquement dans cet esprit, sans se rattacher à une leçon d'urbanisme ou d'aménagement.

Avant d'en arriver aux guerres, conflits armés et destructions de seuils explosés, en Afrique, sous prétexte d'organisation urbaine pour déloger les populations de leurs quartiers informels, il est un terme phonétiquement chantant usité pour l'expropriation : le « déguerpissement ». Au-delà de l'aspect presque humoristique dans notre utilisation quotidienne du mot – on dit « déguerpir comme un lapin » – c'est une procédure d'assainissement de la ville, paraît-il. Mais c'est surtout la destruction intégrale des seuils des maisons et des seuils de la ville. Délogées, expulsées, les populations ont-elles eu une alternative à un exil ?

En Occident nous avons eu ce type d'attitude de *déguerpissement* à toutes les époques : dans les années vingt pour la résorption des bidonvilles à Paris, avec la création des premiers offices HLM ; ou encore dans les années soixante, toujours pour supprimer les bidonvilles par la création des cités puis des villes nouvelles ; et maintenant, allons-nous faire « déguerpir » des camps les réfugiés, faute de réelle volonté de comprendre la nécessité des seuils ?

Et puis côté sagesse et seuil, la reconnaissance d'un seuil qui permet à deux histoires de se croiser au-delà d'une langue : quel voyageur n'a pas été séduit par ces arrivées sur le continent africain, dans des lieux urbains improbables, dans les villages, par cette approche douce de l'arbre à palabres, ces échanges silencieux parfois complices à travers le regard, les sourires, les poignées de mains qui vous invitent à rester là, sans parole – par non connaissance réciproque des langues qui nous animent respectivement – pour prendre connaissance du lieu et du temps : premier seuil magnifique de reconnaissance, discret, respectueux… assis à l'ombre sans un mot, mais des regards compréhensifs et interrogateurs. Cela m'est arrivé plusieurs fois, y compris sur une place des plus structurées, en dehors de tout schéma de

reconnaissance occidental, au seuil de mon hébergement, non loin de l'aéroport, en plein centre de Ouagadougou.

Il faut être vigilant quant à la reconnaissance de ces seuils africains qui ne sont pas toujours aisément identifiables parce qu'ils sont nombreux et superposés, régis souvent par des codes invisibles juste présents : ils sont encore secrets. L'écriture de ces sensations est délicate, il ne faut pas déformer ni provoquer cette urbanité.



Que vais-je trouver maintenant comme seuils ? Où sont-ils ? Quelle piste suivre ? Quelle route emprunter ? Comment se manifestent-ils sur ces territoires en mutation, globalisés, aseptisés, normalisés… mais aussi abandonnés, détruits ?

Si le seuil de la maison se fond dans la mobilité, comment trouver actuellement le passage, le seuil entre deux pôles en tension pour une reconnaissance patrimoniale de sociabilité ? Faut-il aller sur les aires d'autoroutes, aux supermarchés, dans les galeries marchandes, sur leurs parkings, dans les cités… des lieux qui semblent nous échapper mais sont toutefois bien présents pour se confondre dans l'histoire.

Finalement, le seuil ne tient-il pas davantage de l'attitude informelle que du dialogue formel pour révéler une urbanité patrimoniale ou être patrimoine lui-même ? Certainement mais le seuil participe aussi fortement à l'organisation spatiale, géographique et économique ; comme tel il est structurant et nous pourrons alors le suggérer dans une démarche prospective.

Au-delà d'une reconnaissance des seuils, parfois un peu nostalgique ou passéiste, ne faut-il pas favoriser, provoquer la création de ces nouveaux seuils, ou au moins être réceptif à leurs nouvelles formes dynamiques ? Des seuils

que nos enfants pourraient traverser et dans lesquels, insouciants, ils pourraient déambuler, jouer puis plus tard converser et dialoguer, créant ainsi leur propre histoire sous le regard bienveillant d'une culture enfin partagée. L'insouciance de l'enfance fait traverser les seuils sans les percevoir, la réflexion de l'âge nous fait percevoir les seuils sans oser les traverser.

« Arrivé à la fin de ce que tu dois savoir, tu es au seuil de ce que tu devras ressentir »
Khalil Gibran, poète.

Et parce qu'enfin il ne faut pas oublier que l'accueil est un plaisir simple et spontané, et le seuil de la maison une ouverture, alors pour un clin d'œil final revenons à nouveau vers Pierre Sansot :

> J'aime qu'un visiteur, même s'il m'est proche, demeure sur le seuil, qu'il frappe à ma porte, que j'aie à deviner le sens de sa visite, parfois en vertu de la seule amitié [2].

2. Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot et Rivages, 2000.